

Extrait de *Pays amer*

12.

Vivre ici est un défi de chaque jour. Beyrouth est devenue absolument monstrueuse. La ville nous dévore et comme le dragon ou l'ogresse des contes pour enfants, elle réclame des proies chaque jour. Marie a connu un Liban en marche, qui se cherche et se construit, qui regarde vers l'avenir avec espoir. Nous vivons dans un cul de sac, un pays à bout de souffle où tout se vend, s'achète, se monnaie, en billets ou en nature. Même la douleur.

Nous n'avons plus de président depuis mai dernier, le parlement a autoprorogé son mandat à deux reprises, son improductivité est un cas d'école. L'incompétence de la classe politique ne provoque plus que la « fatigue internationale » comme l'écrivait hier un journaliste français et ses mots ont fait l'objet de sarcasmes dans les salons. Les pays et les institutions internationales qui cherchent encore à aider le Liban à sortir de l'impasse sont juste découragés et las. On ne peut pas aider quelqu'un contre son gré, encore moins un pays...

Les poubelles s'accumulent à tous les coins de rues. Nous sommes littéralement noyés sous des montagnes d'ordures. La décharge qui dessert Beyrouth et ses environs a fermé et le gouvernement n'a pas de solution alternative. Aujourd'hui, une marche symbolique a été organisée par un groupe d'activistes. Ils se sont dirigés vers le Grand Sérail avec des sacs poubelles et les ont balancés au-delà des fils barbelés qui empêchent quiconque de s'approcher de trop près. Le gouvernement se barricade, sourd à toutes les doléances et le fossé se creuse chaque jour plus profond entre nous et eux. Les forces de l'ordre, casquées et armées de matraques et de gaz lacrymogènes, interdisaient aux manifestants de s'engager dans

les rues qui mènent au sérail, mais cela ne faisait que renforcer leur rage. Il y avait une énergie électrique dans l'air, nourrie de colère et de ressentiment. J'ai fait des photos, je n'avais pas prévu d'en faire mais au dernier moment avant de rejoindre la manif, j'ai empoigné mon appareil. Et une fois plongée au cœur de la foule qui grondait, je n'ai pas pu faire autrement. Visages masqués par des foulards en prévision des gaz, corps ramassés ou déployés, puissants et rageurs, bras tendus dans l'effort, sacs poubelles brandis comme des banderoles dans les cris de ralliement. Forces de l'ordre qui soudain avancent derrière leurs boucliers et menacent. J'ai failli me faire trainer par terre par un flic teigneux qui enrageait de me voir faire des photos. Il m'a bousculée, j'ai perdu l'équilibre alors que j'étais juchée sur un de ces blocs de béton qui ont transformé le centre-ville en camp retranché, je n'ai pensé qu'à protéger mon appareil, heureusement que plusieurs manifestants ont fait rempart autour de moi le temps que je me relève et je me suis éloignée en courant, fuyant la bastonnade. Et c'est alors que j'ai fait, je crois, ma plus belle photo depuis longtemps. Des enfants à l'écart dans une rue adjacente, à qui les parents ont dû dire : restez tranquilles, ne vous éloignez pas, on reviendra vous chercher très vite. Ils jouent. Ils jouent à manifester, à crier des slogans, ils agitent de petits drapeaux qu'on leur a mis entre les mains, ils se bouchent le nez pour dire que ces ordures qui s'amoncellent sentent mauvais. Ils entonnent des refrains de chansons populaires. Ils lancent en l'air des bulles de savons irisées qui grossissent puis éclatent joyeusement. Ils sont irrésistibles ! À la fois graves et rigolards. Je serais l'une des leurs si j'avais leur âge.

John est passé me voir dès mon retour à la maison. Il habite maintenant beaucoup plus près de chez moi, à Monnot. Il a repris l'appartement d'une bande d'amis qui partageaient un espace immense et un peu délabré, mais propre et plein de charme. Il y a réinstallé son bureau et

une salle de réunion qu'il prête volontiers à ceux qui en ont besoin et ils sont nombreux, free lancers ou militants d'ONG. Il vient donc souvent à l'improviste, avec des bières ou des manakishes selon l'heure et l'envie. Nous avons bu les bières en regardant les images de la manif sur ma vieille télé et en les comparant avec mes clichés. John en a choisi quatre qu'il trouve formidables, il va les proposer à une agence de presse anglaise où il a quelques amis. Je suis sceptique, le Liban n'intéresse plus grand monde, mais je pense que cet homme est la meilleure personne qui soit. Je me suis endormie sur le canapé, la tête sur son épaule et il est resté là, à lire, pour ne pas me réveiller.

Ce soir, panne de plusieurs milliers de lignes téléphoniques et de comptes internet, provoquée par l'incinération d'ordures à ciel ouvert... La toile de la corruption s'est encore étendue, elle s'infiltra partout comme un mauvais sang. « *J'ai de mes ancêtres la cervelle étroite et la maladresse dans la lutte* » écrivait Rimbaud. Nous vivons une saison en enfer, de cela je suis certaine. Mais combien de temps durera cette saison ? Et l'enfer a-t-il une porte de sortie ? Ou un ascenseur vers le purgatoire ?